

«Un duel de labeurs et d'espérances.

Le magistère vivant d'Antonio Machado»

**Carlos Gil Andrés, professeur d'Histoire à l'IES Cosme García,
Logroño (La Rioja). Collioure, 22 février 2026**

C'est un grand honneur d'être ici aujourd'hui. Un honneur, vraiment. Nous usons les mots importants à force de les employer. Nous devrions les réserver pour les occasions spéciales. Aujourd'hui, sans aucun doute, c'en est une. Je ressens l'émotion intime de ce jour et de ce lieu. Et aussi la responsabilité de l'historien et du professeur. J'ai une demi-heure devant moi pour justifier l'invitation de la Fondation Antonio Machado de Collioure. La vérité, si je tiens compte du thème qu'on m'a suggéré, j'ai largement le temps. Le thème proposé est «la relation entre Machado et les jeunes». La réponse honnête tient en un mot : «aucune». Voilà. Je pourrais terminer ici la conférence. Mais je dois essayer. Allons-y.

Ma présence ici est comme la récompense d'un échec personnel. Ces dernières années j'ai essayé d'organiser un voyage d'études qui suive la trace de Machado dans quelques villes (Soria, Ségovie, Barcelone) et qui finisse ici, au cimetière de Collioure. Un vrai voyage d'études, avec un carnet de notes à la main et un recueil de poèmes sous le bras. Mais je n'ai pas réussi à remplir un autocar. Mes élèves veulent bien venir au bord de la Méditerranée, oui, mais sur la plage de Salou. Ils gardent leur argent pour une autre aventure, celle de Port Aventura. Que voulez-vous faire !

Cette année, j'ai fait un exercice avec mes élèves de niveau 4 d'Enseignement Secondaire Obligatoire (15-16 ans) et de 1^{re} de Baccalauréat (16-17 ans). Je

voulais savoir de première main ce que Machado dit aux jeunes de quinze-seize ans. Je leur ai proposé un commentaire de texte d'un poème qu'il a écrit en 1914, «España en paz», sur la Première Guerre mondiale. Qu'ils parlent du contexte historique, des symboles et des images de la guerre, de sa lecture possible aujourd'hui. Qu'ils me racontent ce qu'ils savent du poète, mais sans rien consulter. Et aussi pourquoi ils aiment ou n'aiment pas la poésie. Leurs réponses sont à peu près celles que j'attendais : «Ça me dit quelque chose, j'ai entendu son nom.» «Je savais que c'était un poète qui écrivait de la poésie.» «Je sais que c'était un poète fondamental et très important mais je ne sais rien de sa vie ni de son œuvre.» «C'était un poète qui a passé sa vie à Soria.» «Je ne savais que son poème qui dit 'caminante no hay camino, se hace camino al andar'.» «Je sais qui c'est parce qu'on l'a étudié l'année dernière, mais la vérité, c'est que je ne me souviens de rien.» «C'est un auteur qui parle beaucoup de l'Espagne et du temps qui passe.» Et, bien sûr, le temps qui passe n'est pas une des préoccupations vitales de la jeunesse. «On chante ce qu'on perd», disait le poète. Et les jeunes ont le monde devant eux, pas derrière. «Plus tard, je le comprendrai mieux», m'a dit un garçon, comme pour me consoler.

Où est le problème ? Chez Machado ou chez la jeunesse ? Certainement le problème ne vient pas du bon "don Antonio". Les jeunes d'aujourd'hui récitent-ils de mémoire les poètes romantiques, sont-ils émus par Lorca ou Alberti ou suivent-ils sur leurs réseaux les poètes contemporains ? Je l'espère, mais ce n'est pas le cas. L'opinion de mes élèves sur la poésie en général ne m'a pas surpris : «Pour que cela m'accroche je préfère un langage simple que je comprenne.» «Je n'ai qu'un livre de poésie, de Gloria Fuertes.» «Je n'aime pas parce qu'il y a beaucoup de métaphores et on ne comprend pas ce qu'ils veulent dire.» «Je ne suis pas un grand fan de la poésie.» «Je ne suis pas un grand fan», je leur traduis, signifie : je n'aime pas du tout. Zéro.

Le problème, alors, est-il la jeunesse d'aujourd'hui ? On entend dire que les jeunes ne lisent pas, qu'ils sont inconscients, immatures et irréfléchis, qu'ils

ne vont pas dans les librairies ni aux événements culturels, qu'ils ne s'intéressent pas à l'histoire, ni à la mémoire du passé, et encore moins à un poète d'il y a cent ans. Mais je me demande : les anciens temps étaient-ils vraiment meilleurs ? J'ai du mal à le croire. On oublie que lorsque Machado publia *Soledades* ou *Campos de Castilla*, la moitié des Espagnols ne savaient ni lire ni écrire. La jeunesse de Soria d'alors était-elle plus cultivée ? Y avait-il plus de niveau à Baeza ? «Il n'y a pas un seul journal local, ni une bibliothèque, ni une librairie, ni même un kiosque à journaux», se plaignait le poète. Le propre Machado n'a pas été un exemple quand il était jeune. Il avait lui-même avoué avoir eu une «vie désordonnée». Théâtres, cafés, Paris... Il n'obtint le titre de bachelier qu'à 24 ans. Il entra comme étudiant libre à l'Université en 1900 et n'obtint son diplôme en Philosophie et Lettres qu'en 1918. Il obtint sa licence à 43 ans ! Cela sans parler de son fameux «torpe aliño indumentario», une manière très adoucie de qualifier le laisser-aller de son image et de son apparence. Ou de sa vieillesse prématurée. Lorsqu'il préparait sa thèse, il se définissait lui-même comme «un vieux et oublieux étudiant». En 1930, alors qu'il n'avait guère que 55 ans, moins que je n'en ai maintenant, il confessait que la vie lui pesait beaucoup et qu'il souffrait déjà de maux propres à la vieillesse. Parfois je me souviens de sa remarque selon laquelle 60 ans c'était déjà bien vieux pour un Espagnol. Maintenant que je m'en approche, ça ne me réjouit pas, la vérité. Bref, il n'est pas facile que l'image du poète séduise les jeunes d'aujourd'hui.

S'ils ne vont pas à la rencontre de Machado, que pouvons-nous faire ? Le leur apporter, le rapprocher d'eux. Le leur enseigner. Je suis professeur, c'est mon métier. Un de mes élèves, dans l'exercice commenté, dit que son cas est différent, qu'il connaît bien Machado «par ma maîtresse à l'école, qui l'aimait beaucoup et nous le faisait toujours beaucoup travailler». Cette maîtresse ne s'est pas contentée de la lecture de vers dans un manuel scolaire. Elle a insisté. Elle l'a fait par amour de l'art, de la littérature, c'est certain. Mais je veux penser qu'elle l'a fait aussi pour les valeurs que représentent l'œuvre et la figure du poète. Elle lui a consacré du temps, lui a donné de l'espace, a pensé que c'était son travail. «Faites-moi un duel de labeurs et

d'espérances», disait Machado dans le poème dédié à Giner de los Ríos. Parmi les commentaires de mes élèves germe aussi l'espérance. Certains ont relié la critique antibelliciste du poète en 1914 à la dénonciation des guerres actuelles. L'un d'eux écrit : «Les livres te donnent les dates et les noms, mais Machado te dit ce que ressentait la population : la peur, le froid et le dégoût de la violence.» La peur, le froid, le dégoût. Ici les vers de Machado ont enjambé leur temps pour nous atteindre. C'est ce que dit un autre élève qui avoue qu'il aime la poésie, mais seulement «quand elle est facile à comprendre et transmet un message actuel». Une élève très vive le souligne en une phrase beaucoup plus courte : «Il y a des poèmes qui ont des messages qui servent dans la vie.»

Sans le vouloir, ces élèves expliquent ce que signifie être un classique. Être actuel, servir à la vie. J'aime la définition de George Steiner : un classique est un texte que non seulement nous lisons, mais qui nous lit, nous interroge chaque fois que nous le visitons, nous défie, nous oblige à réessayer, à tourner autour et vers l'intérieur, à approfondir. Le trivial, l'éphémère, se comprend d'un seul coup. Mais dans un classique chaque répétition est comme un premier retour à la maison. Elena Medel utilise la même image : «Un poème de Machado est une maison. Dans ses poèmes tu ouvres la porte — elle n'est pas fermée à clé —, tu prends place, tu te prépares à ce que quelque chose arrive.» Et cela arrive : «Monotonie / de pluie sur les vitres.» Et cela arrive : «Ne vois-tu pas, Leonor, les peupliers du fleuve / avec leurs rameaux morts ?» Et cela arrive : «Es-tu la soif ou l'eau sur mon chemin ?».

Je vais mettre un peu d'ordre. Je ne suis pas professeur de littérature. Je suis historien. Pour moi il y a deux Machados que je dois enseigner en classe. L'un, le Machado vivant, celui d'Espagne. La personne. Ce qu'il fit de son vivant, ce qu'il écrivit, ce qu'il pensait, ce dont il rêvait, ce qu'il souffrit. Le témoin d'une époque. L'autre, le Machado mort, celui de Collioure, le personnage. Ce que nous en avons fait, ce qu'il représente, ce qu'il nous dit au-delà de son temps.

Pendant longtemps, comme historien, je me suis surtout intéressé au premier Machado. Son œuvre est un document historique exceptionnel. Entre les premières collaborations qu'il publie dans la presse et les dernières notes trouvées ici, dans ses poches, il y a quarante ans d'histoire de l'Espagne — passionnante, troublée, conflictuelle, pleine d'espoirs et tragique. La crise de 1898, la perte des colonies, les lamentations d'une Espagne qui " bâillait " de faim et de lassitude et aussi le vertige de la modernité, un monde nouveau, transformé par des changements économiques, sociaux et culturels profonds, vingt ans de guerre au Maroc, une dictature militaire, l'illusion démocratique de la Seconde République et la déchirure finale de la Guerre civile, la retombée d'une violence extrême qui l'a amené jusqu'à cette plage comme un déchet de la barbarie.

Peu de gens comme lui ont vécu cette période avec tant d'amour pour l'Espagne et tant de douleur pour l'Espagne. «Tout ce qui est espagnol m'enchantait et m'indignait en même temps», répétait-il. Machado a découvert le pays où il était né dans les classes enfantines de l'Institución Libre de Enseñanza, rêvant qu'une nouvelle éducation balaierait la frontière des Pyrénées et conduirait l'Espagne à la rencontre de l'Europe plus civilisée. Et il termina sa vie de la manière la plus pénible, franchissant à pied cette barrière des Pyrénées, malade, démuni, sans bagages, cherchant refuge dans ce pays voisin sans savoir, ni lui ni les Français qui l'accueillirent, qu'avant la fin de cette année-là l'Europe tant espérée allait être brisée laissant un continent en ruines et soixante millions de morts.

De ces ruines, de ces cendres et de ce sang, naquit l'Europe commune sans frontières ni barrières que, ces dernières années, nous voyons menacée. Machado est l'un des morts de ce sol commun que nous foulons. Il est dans les fondations de cette maison, menacée de l'extérieur et de l'intérieur. Il ne me vient pas à l'esprit de thème plus important pour un cours d'histoire.

C'est pourquoi, ces dernières années, en tant que professeur et éducateur, c'est le second Machado qui m'intéresse bien davantage : celui d'ici, le

français. En réalité, si l'on y regarde de près, le poète appartient bien plus à ce lieu qu'à l'autre. En Espagne, il n'a jamais eu de maison à lui. Il a toujours vécu dans des pensions, des appartements loués, des résidences familiales. Il n'a jamais choisi son destin. Cela, un professeur de lycée comme moi, qui ai eu sept affectations, le sait bien. La seule terre qui soit vraiment celle de Machado, c'est celle-ci. Séville n'a été qu'un rêve d'enfant ; Madrid, les cafés et les théâtres ; Paris, un voyage d'études ; Soria, une illusion de seulement cinq ans (il n'y est retourné qu'une fois, pour un hommage d'un jour) ; Baeza, un cloître fermé et un belvédère pour soupirer ; Ségovie, une gare sur la route de Madrid ; Valence et Barcelone, des étapes sur le chemin de l'exil, dans la fuite de la guerre. Qu'est-ce que l'exil ? Chasser quelqu'un de sa terre, lui retirer son sol. La vraie terre de Machado, c'est celle-ci : il a passé 63 ans en Espagne et repose depuis 87 ans dans la paix de Collioure.

J'ai dit « dans la paix de Collioure », et peut-être n'est-ce pas l'expression la plus juste. Dès l'année de sa mort, la figure de Machado a été utilisée, dénigrée, récupérée, mythifiée et ballottée par les uns et les autres. Pour les exilés espagnols, Machado était un saint laïc, le symbole de la culture républicaine, de la volonté de résistance face à Franco, de la patrie perdue. Machado était le bourgeois qui sut se tenir aux côtés du peuple, le poète des gens, le mythe de l'Espagne pèlerine. Les vainqueurs de la guerre civile ont aussi tenté de se l'approprier. En été 1936, ses livres furent expurgés et brûlés, et dans l'immédiate après-guerre, la commission chargée d'épurer le système éducatif l'écarta à jamais des programmes, peu importe qu'il fût déjà mort. Mais très vite, Dionisio Ridruejo, chef de la propagande du premier gouvernement franquiste, voulut rééditer l'œuvre de Machado. Il voulait sauver, pour le projet falangiste de la grande culture, l'amour de Machado pour l'Espagne, pour la Castille, pour le paysage ; sauver le poète provincial, naïf, plein de sentiments simples et anciens, qui avait été trompé et séquestré par les rouges, par les communistes. Dans la préface qu'il écrivit en 1940, Ridruejo disait que le poète était mort seul et abandonné « dans cette France que Dieu pardonne, puisque les hommes lui ont donné son châtiment ». C'était octobre 1940. On peut imaginer qui

étaient ces hommes : les nazis qui avaient envahi la France.

Mais la guerre tourna mal pour les puissances fascistes. Et Franco, cherchant sa survie, s'éloigna d'Hitler et de Mussolini, écarta les phalangistes les plus révolutionnaires et retira le salut avec le bras levé comme salut national. En 1949, pour le dixième anniversaire de sa mort, Machado reçut le premier hommage public en Espagne dans la revue Cuadernos Hispanoamericanos. C'était le Machado rêveur et intimiste des Soledades, le paysagiste sentimental des Campos de Castilla. Et on ne pouvait pas aller plus loin. La seule biographie autorisée éludait la période républicaine. Il fallait laisser de côté « la péripétie d'un moi accidentel ». Laisser de côté le chemin tragique qui l'avait mené jusqu'à Collioure. En 1952, l'Académie royale espagnole créa une commission pour gérer le rapatriement des restes du poète. C'était « un devoir d'Espagnols ». Son frère José, qui vivait encore au Chili, refusa catégoriquement : « On ne peut accepter un transfert tant que le régime actuel, qui l'a forcé à quitter sa patrie, existe. »

À partir de 1959, vingt ans après sa mort, Machado commença à devenir le poète de la réconciliation. « Jusqu'à tes ennemis / réciteront Machado aujourd'hui ! », écrivit alors Gloria Fuertes. Cette année-là, le Parti communiste espagnol organisa ici, à Collioure, un hommage retentissant, soutenu par des artistes et intellectuels français, qui servit de rencontre entre l'exil et l'opposition intérieure. Ce fut un exemple clair de la politique de « réconciliation nationale » approuvée par le PCE, une opportunité pour lancer une nouvelle génération de poètes — les « poètes de la résistance » — qui virent en Machado un symbole politique, civique et moral. « Car en toi, écrivait Gil de Biedma, nous avons connu notre force. »

Pendant ce temps, en Espagne, le chemin de la récupération de Machado était bien plus semé d'embûches. Les éditions de son œuvre supprimaient certains textes. La censure fit taire l'hommage de Ségovie en 1959, une réunion semi-clandestine, étroitement surveillée par la police et menacée par un groupe de phalangistes. En 1966, à Baeza, l'inauguration de la sculpture de Pablo Serrano fut interdite, il y eut des charges policières, des

arrestations et des amendes. Cette même année, Manuel Fraga, ministre de l'Information et du Tourisme, relança les démarches pour rapatrier Machado. On avait donné son nom au Parador national inauguré à Soria. Il fallait nationaliser le poète, le dépolitiser. Au début des années soixante-dix, encore sous la dictature franquiste, se multiplièrent les éditions populaires de l'œuvre de Machado, le poète de la réconciliation, le poète — avec son frère Manuel — du mythe des deux Espagnes. Mais les rapports de la censure continuaient de bloquer ses publications et parlaient de la « désorientation politique » du poète.

Durant la Transition, Machado devint le poète du consensus. Entre 1975, le centenaire de sa naissance, et 1989, le cinquantième de sa mort, se multiplièrent les hommages, les éditions et les études de son œuvre. Son nom, avec celui de Manuel Azaña, fut le plus cité dans les discours parlementaires. Il était le symbole de la « guerre fratricide ». La question du rapatriement resurgit. À mon avis, ce débat fut tranché par Jorge Semprún, alors ministre de la Culture, intellectuel aussi espagnol que français, qui connaissait dans sa chair la douleur du déracinement et qui lutta pour créer une conscience européenne fondée sur la culture, la liberté et la solidarité. Semprún affirma que Machado devait rester à Collioure par justice historique. Ce qui l'avait mené ici, c'étaient les raisons de la raison démocratique, celles-là mêmes qui font de lui une référence universelle.

À mon sens, Semprún avait vu juste. C'est là l'enseignement fondamental que le poète peut donner aux jeunes. Machado est universel grâce à Collioure. J'ai pénétré avec respect et mémoire dans le lycée de Machado à Soria, dans son aula de Baeza, dans la pension qui le commémore à Ségovie. Ces lieux se visitent comme des musées. Sa figure y est une statue, une figure littéraire d'un temps et d'un pays. Mais sa terre est ici. Les statues sont inertes, la terre peut être fertile. Tel est le sens du voyage. Je suis venu ici pour la première fois en 2011, lors de vacances familiales. Mes filles, très petites alors, me regardaient avec étrangeté devant la tombe. Pourquoi papa est-il si ému, dans un lieu inconnu, si loin de la maison ? Vous comprendrez plus tard, leur ai-je dit. Et maintenant, je crois qu'elles comprennent. Une

larme ici est une semence.

Voilà le sens de tout cela. La mort a trouvé Machado alors qu'il fuyait, comme dans le conte persan du serviteur du marchand. Et ce fut dans ce village si particulier, à quelques mètres de cette plage, de cette mer. Ici sont réunis la terre âpre et dure de Castille, les oliveraies ondulées d'Andalousie, les crêtes bleues de la Sierra de Guadarrama. Mais il y a aussi tous les confins et les histoires de la Méditerranée. Sur les photographies en noir et blanc de l'exil républicain de 1939 se superposent les images en couleur des tentes de Gaza, les histoires des migrants qui risquent leur vie pour traverser la Méditerranée. Comme le disait John Berger, il n'y a pas de phénomène qui caractérise mieux notre époque contemporaine que celui des déplacements forcés, de l'immigration et du déracinement. Actuellement, il y a dans le monde au moins 42 millions de réfugiés.

Les Espagnols nous ne voulons pas nous souvenir de notre passé : un peuple d'émigrants. Ce qui frappa le plus Ángel González lorsqu'il vint à Collioure en 1959, ce furent les trains pleins d'Espagnols venus travailler dans les champs. Les Européens ont vite oublié qu'au moment de la mort de Machado, le continent que nous habitons était un lieu dont il fallait fuir par tous les moyens. L'Union européenne est née des cendres et de l'horreur de ce passé. Elle est aussi née de la terre de ce cimetière. Et maintenant, nous l'avons oublié. Nous avons la mémoire courte et la peau dure, comme le cuir qui se rétracte avec le froid.

Il faut répéter ce que disait il y a deux mille ans Plutarque, un autre exilé, depuis l'autre bout de la Méditerranée. Que lorsque nous naissons, nous arrivons toujours dans un pays étranger. Le reste vient après : les papiers, les titres, et aussi les préjugés. Le bon " don Antonio " l'aurait dit à sa manière. Nous venons au monde sans rien et nous en partons de même, nus, comme les enfants de la mer. C'est pourquoi les noms de Machado et Collioure sont désormais inséparables. Sa présence ici doit nous incommoder comme un aiguillon dans la conscience.

Voici le magistère vivant du poète. Machado disait, en parlant des poètes du XIXe siècle, qu'en s'éloignant dans le temps, ils perdaient leur troisième dimension : « Ils nous apparaissent comme des estampes décolorées du passé ». C'est pourquoi j'aime particulièrement l'affiche de la journée de cette année, avec ses couleurs joyeuses et cette lumière chaude de la Méditerranée. Machado conserve sa couleur grâce à cette lumière, il garde sa troisième dimension grâce à cette terre.

Nous avons besoin de Machado. Nous avons besoin de la grande littérature. C'est ce que demandait récemment Antonio Scurati. L'historien italien établissait un lien direct entre le développement de la littérature et l'extension de la démocratie. La démocratie est née avec le processus d'alphabétisation, la diffusion de l'écriture, le journalisme, les cafés, les romans et les poèmes qui utilisent le langage populaire, nous mettent à la place des autres, nous rapprochent des problèmes quotidiens des gens ordinaires, nous permettent de nous identifier aux vies d'autrui. Aujourd'hui, tout cela est en danger. Pour la première fois depuis cinq siècles, la base de la pyramide des lecteurs, au lieu de s'élargir, se réduit. Si le triomphe des réseaux sociaux et la saturation numérique nous mènent à l'analphabétisme littéraire, nous perdrons la capacité de lire en profondeur, d'exercer notre pensée critique, de montrer de l'empathie envers les autres. Et la perte de cette capacité conduira à l'échec de la démocratie. Telle est la thèse de Scurati.

Il est vrai que la culture ne constitue pas en soi une bouée de sauvetage pour la démocratie. N'oublions pas que la barbarie du XXe siècle a eu lieu au cœur de l'Europe la plus civilisée. Le chêne de Goethe se dressait dans l'enceinte du camp de concentration de Buchenwald, les officiers nazis s'émouvaient une nuit en écoutant Bach et, le lendemain, ordonnaient l'extermination d'un train entier de Juifs. Et si la culture ne nous sauvait pas de la barbarie ? Et si les humanités ne nous éloignaient pas de l'inhumain ? se demandait George Steiner. Si l'art ne nous rend pas meilleurs, alors nous sommes perdus.

C'est là que notre poète vient à notre secours. Pour Machado, il n'y avait pas

d'esthétique sans éthique. « Soyez bons, et rien de plus », disait-il. L'éducation, écrivait-il, « n'est pas une question de culture — on peut être très cultivé et respecter ce qui est fictif et immoral — mais de conscience. "La conscience est antérieure à l'alphabet et au pain ". Le pouvoir des mots ne résidait pas dans l'ornement, mais dans le sens. « Le poète peut faire parler les pierres, mais il doit aussi interroger les hommes. » Et pas seulement quelques-uns. Pour lui, il n'y avait pas un art pour les minorités et un autre pour les masses, mais un seul art pour tous. « Les allusions les plus justes à l'humain », soutenait-il, « ont toujours été faites dans le langage de tous. » Et non seulement pour les vivants, mais aussi pour les générations futures. Il avait toujours travaillé « avec un amour sincère pour des printemps futurs et plus robustes ». Dans un mois, un autre printemps viendra. Nous pouvons rester les bras croisés et nous lamenter des temps dangereux que nous traversons, nous plaindre que les jeunes ne lisent plus et ne nous écoutent plus. Mais nous pouvons aussi aller à leur rencontre et leur raconter ce que nous savons. Avec connaissance et avec passion.

Je vais terminer par une anecdote personnelle qui résume ce que je veux dire.

Chaque année, j'emmène mes élèves aux Archives historiques provinciales pour qu'ils tiennent entre leurs mains des documents originaux et touchent l'histoire de près. La sélection de documents que je leur présente, qui commence par des parchemins, se termine par un dossier de 1972. L'artiste Joan Manuel Serrat y demande une autorisation gouvernementale pour donner un concert dans les arènes de Logroño. Le dossier comprend les paroles de son répertoire. On y trouve les poèmes de Machado que Serrat avait mis en musique dans l'album hommage publié en 1969. Parmi eux, certains des poèmes les plus populaires : A un olmo seco, Retrato, He andado muchos caminos, Del pasado efímero, Cantares. Il y a aussi Mediterráneo, qui n'est pas de Machado mais est une chanson très machadienne. Je passe aux élèves les feuilles — dactylographiées, jaunies par le temps — avec les paroles des chansons. Sur chaque feuille, un poème. Je leur dis de lire les vers pour voir s'il y a quelque chose qui pourrait attirer l'attention d'un censeur

franquiste en 1972. Le censeur est le Commissaire chef de la police de Logroño. Dans un document très exceptionnel, le Commissaire déclare que, selon ses informations, l'artiste « est une personne de bonne conduite, publique et privée. Politiquement, on peut le considérer comme indéfini, bien que certains actes de sa vie artistique aient pu être jugés tendancieux ou hostiles au Régime, comme son refus de représenter l'Espagne au Festival de l'Eurovision il y a quelques années, ou sa participation à un enfermement, avec d'autres intellectuels catalans, dans une église de Barcelone ». Dans un autre paragraphe, le Commissaire minimise ces antécédents. Sa renonciation à l'Eurovision n'était peut-être pas pour des raisons politiques. Il a simplement beaucoup de contrats et ne veut pas participer à des festivals. Quant à l'enfermement dans l'église, il semble qu'il ait été entraîné par certains intellectuels qui ont profité de son nom. À son avis, le concert pouvait avoir lieu. De plus, il fallait tenir compte du fait qu'il existait « une grande attente parmi les jeunes d'entendre ce chanteur, et qu'on observait un courant de sympathie à son égard, sans qu'il y ait de groupes opposés ».

Le meilleur de l'anecdote arrive maintenant.

Il y a dix ans, Serrat est venu donner un concert à Logroño. J'ai parlé à la directrice des Archives historiques. Et si on faisait parvenir au chanteur une copie de son dossier gouvernemental ? Peut-être trouverait-il curieux un rapport policier écrit il y a plus de quarante ans. Le week-end du concert, je ne serais pas en ville. Le vendredi, j'ai laissé une copie du dossier dans une enveloppe, avec mes coordonnées personnelles, à un agent de sécurité, à l'entrée de l'auditorium. Sans trop d'espoir, je l'avoue. Je suis parti pour le week-end et j'ai oublié l'affaire. Le lundi suivant, à midi, après être sorti en courant du lycée, j'étais en train de préparer le déjeuner à la maison, l'œil sur l'horloge, attendant le retour de mes filles de l'école. Mon téléphone portable a sonné. Un numéro inconnu de Barcelone. La première fois, je n'ai pas répondu. Il a sonné une deuxième fois. J'ai décroché.

— Allô ?

— Êtes-vous Carlos Gil Andrés ?

— Oui, c'est moi.

— Je suis Joan Manuel Serrat.

J'avais le téléphone dans une main et la poêle dans l'autre. Incrédule, j'ai failli lui répondre : « Eh bien, moi, je suis Joaquín Sabina. » Mais je ne l'ai pas fait, il y avait quelque chose dans sa voix qui me semblait familier. Et je le lui ai dit.

— Votre voix me dit quelque chose.

— Et comment trouvez-vous cette voix ? m'a-t-il demandé, avec ironie.

— Elle me plaît - lui ai-je répondu, déjà souriant.

J'ai posé la poêle, éteint le feu, et nous avons commencé à parler. Cela a duré presque vingt minutes. Nous n'avons pas parlé du présent. Serrat voulait en savoir plus sur le Commissaire chef de Logroño. Il m'a dit qu'il n'avait jamais vu un rapport aussi long et détaillé. Il voulait savoir pourquoi ce Commissaire franquiste, voyant ses antécédents policiers, avait autorisé le concert. Je lui ai dit qu'à mon avis, il y avait trois hypothèses. La première : que le Commissaire savait qu'en l'été 1972, dans l'agonie finale de la dictature, on ne pouvait plus tout interdire, que ses chansons et les textes de Machado n'étaient pas trop subversifs. Deuxième hypothèse : que le chef de la police de Logroño commençait à penser à son avenir personnel, une fois disparue l'ombre protectrice de Franco, à un salut personnel au-delà de la dictature. La troisième : que peut-être il s'est assis à son bureau, a ouvert le dossier, a desserré sa cravate, allumé une cigarette et commencé à lire les poèmes de Machado. « Mon cœur attend un autre miracle du printemps », « Vous me trouverez à bord, avec peu de bagages », « Partout j'ai vu des caravanes de tristesse », « Il y a déjà un Espagnol qui veut vivre et commence à vivre », « De cette Espagne qui a passé et n'a pas été », « Tout passe et tout reste », « Chemins sur la mer ». Et le Commissaire, peut-être, là, seul dans son bureau, s'est un peu ému. Et a autorisé le concert.

Cette troisième hypothèse est celle que je préfère.

Beaucoup d'années ont passé, Franco est mort, le Commissaire est probablement mort aussi, l'arène du concert s'est effondrée, Serrat s'est retiré de la scène. Mais certains des vers les plus délicats et fragiles qu'il a chantés cette nuit d'été de 1972 sont toujours là, flottant dans l'air, impérissables : « J'aime les mondes subtils, / légers et gentils, / comme des bulles de savon ».

Quand j'ai raccroché après avoir dit au revoir à Serrat, mes filles sont apparues. Pendant le déjeuner, alors qu'elles me racontaient leurs nouvelles de la journée, je n'ai pas pu me retenir et je les ai interrompues.

— Devinez qui vient de m'appeler ? Joan Manuel Serrat !

Les filles m'ont regardé en silence, avec une indifférence absolue. Je leur ai rappelé les textes de Machado, notre visite quelques années plus tôt à sa tombe, ici à Collioure. Leur regard ne s'est pas beaucoup amélioré. Pas un geste d'empathie sur leur visage. À l'époque, elles ne comprenaient pas.

Maintenant, elles comprennent.

Les choses importantes ont besoin de temps et d'espace pour s'imprégner. La poésie est une eau qui coule, disait Machado. Il faut la laisser s'écouler, imprégner, trouver son chemin. Mes filles ont pleuré l'année dernière la disparition d'un chanteur espagnol, Robe Iniesta. Elles connaissent bien une de ses chansons, *Buscando una luna*, publiée en 1996 : « Je sors me promener en moi-même / je vois des paysages que j'ai appris par cœur dans un livre de mémoire / des plaines de guerre et des landes d'ascète / ce n'est pas par ces champs que passa le jardin biblique / ce sont des terres pour l'aigle, un morceau de planète / où erre l'ombre de Caïn ». Beaucoup d'entre vous reconnaîtront les vers de Machado, le poème *Por tierras de España*.

Et si c'était vrai ce que chante Robe dans une chanson récente, *El poder del arte*, publiée en 2023 ?

« Si c'était vrai / que le pouvoir de l'art / pouvait nous sauver / d'une vie inerte / d'une vie triste / d'une mauvaise mort. »

Et si c'était vrai que Machado nous rend meilleurs ? Alors, mettons-nous au travail, car le passé n'est pas mort et le lendemain n'est pas écrit. Il est encore temps.

